

Gwendoline Finaz de Villaine

Les brumes de Grandville

Monotropa Uniflora

Tome I

French Pulp éditions

Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer
par le feu son fils ou sa fille, qui s'adonne à la divination,
aux augures, aux superstitions et aux enchantements,
qui ait recours aux charmes, qui consulte les évocateurs
et les sorciers, et qui interroge les morts.

Deutéronome, 18:10.

Prologue

Rarement période ne fut plus troublée que celle qui suivit la fin de la première guerre mondiale. Dans un monde hébété, hanté par le spectre d'un conflit qui avait fait dix-neuf millions de victimes en Europe, nous nous devions de réapprendre à vivre. Mais à quel prix ? La guerre avait laissé le nord-est de la France dévasté. Mon père, agriculteur picard, avait été tué dans la Somme en 1916 ; j'avais perdu ma mère à la naissance, je me retrouvais donc orpheline, dans l'obligation de travailler pour subvenir à mes besoins. Je venais de passer six années chez les sœurs de l'Abbaye de Jouarre, en Seine-et-Marne. J'avais fait preuve de certaines dispositions en musique, et l'une d'entre elle, sœur Gabrielle, m'avait enseigné le chant lyrique et le piano. À la suite de cela, ma tante Léopoldine, qui travaillait comme femme de chambre au château de Grandville, m'avait recommandée pour une place de professeur de musique. Je m'apprêtais donc à prendre mes fonctions auprès de la famille de Montfaucon. Et c'est là, cher lecteur, que commence mon histoire...

Chapitre I

Grandville

L'aube se levait sur la forêt d'Ermenonville lorsque nous arrivâmes au château de Grandville. Nous étions en février 1919, et je venais d'avoir dix-sept ans. L'armistice avait été signé à quelques kilomètres de là, dans la clairière de Rethondes, annonçant la fin des hostilités entre la France et l'Allemagne, sous l'égide du Maréchal Foch. La Meuse, les Flandres, Châtillon... On avait fini par croire que tout cela ne finirait jamais. Sombres et brumeuses, les terres que je traversais accusaient le traumatisme de la Grande Guerre : partout s'exhalait un parfum de désastre et de mort, sol criblé d'obus, de cadavres et de fer, en dépit du calme apparent qui régnait sur les plaines, et du chant qui émanait de quelques oiseaux. Depuis la fin du conflit, c'était ma première sortie de l'orphelinat, autant dire que cet événement me procurait un certain vertige... J'avais emporté le peu d'affaires que je possédais : une vieille valise rouillée, quelques vêtements épars et mes nombreuses partitions de musique écrasées sur le dessus. La guerre avait rendu rare toutes les denrées ; malgré tout, en guise d'adieu, les religieuses m'avaient confectionné une robe de coton claire dite « chasuble », qui m'allait bien. Affublée de mes mitaines en laine, d'une écharpe et d'un vieux manteau de seconde main, je m'apprêtai à prendre mes fonctions auprès de la comtesse de Montfaucon, propriétaire de Grandville.

À l'instant même où la voiture franchit les grilles du château aux entrelacs rouillés, un sentiment d'appréhension m'étreignit. Allais-je être à la hauteur de mes nouvelles responsabilités ? Jetant un coup d'œil furtif à travers la fenêtre du fiacre, j'admirai la voûte des branches et les étendues calmes de la propriété, déroulant leur tapis givré à perte de vue. Des nappes de brume blanchâtre s'enroulaient autour des arbres centenaires, ifs, saules pleureurs, cyprès chauves, à la manière d'écharpes spectrales. Il faisait un froid mordant. Combien de petits villages détremés avions nous dû traverser, avant de parvenir dans cette allée majestueuse, bordée de chênes pourpres ? Sur leurs branches noircies par l'hiver, des corbeaux aux reflets bleutés faisaient entendre leurs cris lugubres. Le vent mugissait doucement, comme si le chant des hommes ensevelis à quelques kilomètres de là, dans la glaise de Picardie, résonnait encore pour les vivants. Je repensais à tous ceux qui avaient combattu durant ces cinq années d'enfer, mes camarades, des garçons de mon âge, mon père, tant de frères et d'amis, tous ces innocents sacrifiés sur l'autel de la

folie humaine, abomination érigée au rang de vertu... Heureusement pour moi, j'avais échappé à cette guerre atroce, recluse dans un orphelinat épargné par la tempête. Mais la violence subsistait partout ; dans les regards, dans les attitudes, dans les cauchemars des soldats revenus du front. Jamais les vivants n'avaient autant ressemblé à des morts, et les morts à des vivants, qu'en cette année 1919. Ceux qui étaient tombés obsédaient les esprits ; les rescapés n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Le conflit avait traumatisé toute une génération. Ma génération. La « guerre de la boue », comme ils disaient. Une génération sacrifiée. J'avais grandi dans ce contexte ; sans me plaindre et dans l'attente de jours meilleurs.

Pourtant, bien que j'affichasse un air étrangement calme dans le fiacre qui me conduisait au château, je bouillonnais intérieurement, révoltée au plus profond de moi-même par ce contexte. Je n'avais jamais pu me résigner à cette adolescence volée. J'étais jeune. Je sentais un souffle nouveau me submerger, et j'avais bien l'intention de vivre haut et fort, sans me soucier des affres de l'époque. Il me tardait de rattraper le temps perdu. C'est pourquoi j'avais accepté avec enthousiasme l'offre de ma tante ; elle constituait l'occasion rêvée de m'affranchir de cette longue réclusion involontaire.

La voiture ralentit légèrement, tandis que nous arrivions sur l'esplanade du château. Le cocher donna un ordre sec et l'attelage se cabra ; les roues de la voiture crissèrent avec un bruit désagréable sur le gravier. Un valet apparut, déplia le marchepied et m'ouvrit la porte avec obligeance :

« Bienvenue à Grandville, Mademoiselle. Par ici, s'il vous plaît. »

Je sortis de la voiture dans un froid glacial, en prenant garde de ne pas glisser avec mes bottines sur le sol gelé. Le brouillard empâtait tout autour de moi, sauf la vision qui me submergea alors, me laissant littéralement bouche bée : une somptueuse bâtisse se dressait sous mes yeux, d'une taille colossale. C'était un château médiéval flanqué d'ailes latérales rénovées dans un style Renaissance ; saupoudrées de neige, les toitures de la demeure aristocratique étaient hérissées de multiples tourelles, créneaux et poivrières. De nombreuses fenêtres rectangulaires et ovales perçaient la façade principale, alternant brique orangée et pierre blanche et ocre. Au centre de la cour, un bassin circulaire faisait office de décorum supplémentaire, au milieu duquel trônait une magnifique statue d'Apollon, auréolée de broderies de buis. Un escalier d'honneur à double révolution, en forme de fer à cheval, achevait d'habiller l'édifice, donnant visiblement accès aux salons d'apparat du premier étage. Très loin tout autour, le parc déroulait, entre d'épais massifs d'arbres et des allées de buis taillés en topiaire, ses pelouses onduleuses blanchies par l'hiver, encadrées de forêts et de reliefs plus accentués, criblés de petits clochers.

Je demeurai quelques secondes figée devant ce spectacle grandiose, malgré l'humidité qui me transperçait la peau et la pluie qui commençait à ruisseler sur mon visage. Un véritable coup de foudre. Il me fallut l'apparition d'une femme empressée sur le parvis, qui s'avançait, semblait-il, dans ma direction, pour que je reprenne mes esprits : il s'agissait d'une domestique, car elle portait une robe noire assortie d'un tablier en dentelle blanche, ainsi qu'un trousseau de clés fixé à la ceinture. Maigre et très digne, visiblement insensible à la pluie, la femme m'accueillit avec un sourire avenant.

« Bonjour Mademoiselle, dit-elle. Je suis Madame Campbell, la gouvernante du château. Vous êtes bien Mademoiselle Destrac ?

— Oui Madame.

— Soyez la bienvenue à Grandville. »

La gouvernante me fit signe de la suivre vers les communs. J'attrapai ma valise sans broncher et lui emboîtai le pas en direction de l'aile du château qui se trouvait sur notre gauche. La gouvernante marchait d'un pas martial devant moi ; elle était âgée d'une soixantaine d'années environ. Tout dans sa physionomie respirait la rigueur anglaise : bottines cirées, petit col rond et chignon strict tiré dans la nuque. Je pénétrai à sa suite dans le vestibule des domestiques, composé d'une entrée assez sombre, d'une cuisine couverte de tomettes rouges et d'un escalier sommaire relativement escarpé.

« Le château a été transformé en hôpital pendant la guerre, me glissa Madame Campbell en s'ébrouant légèrement, tout en frottant d'un geste énergique les gouttes de pluie qui perlaient sur sa robe. Comme vous vous en doutez, nous avons dû faire face à un flot ininterrompu de blessés. Ceci vous fera comprendre l'état général des chambres du personnel... »

Sans plus attendre, la gouvernante s'engagea dans l'escalier devant elle. Je m'apprêtai à la suivre, lorsqu'une voix familière résonna derrière moi, dans le hall :

« Apollonie ! »

Faisant volte-face, je reconnus immédiatement ma tante Léopoldine. Elle n'avait guère changé depuis notre dernière rencontre, dix années auparavant, chez mes parents. Malgré ses lunettes sévères, ma tante ressemblait toujours autant à ma mère : des cheveux sombres, un nez à l'arête fine et des grands yeux bleus qui lui dévoraient le visage. Elle possédait cette forme de beauté simple des femmes de notre famille, qui leur avait valu tant de succès autrefois, dans leur jeunesse à Moiran, le berceau de mes grands-parents maternels en Picardie. Léopoldine attrapa ma valise, et me demanda si mon voyage s'était bien passé.

« Très bien ma tante, répondis-je poliment.

— Bienvenue à Grandville, Apollonie. Je suis certaine que tu vas te plaire ici. »

Léopoldine remercia Madame Campbell et prit le relais, proposant de me conduire elle-même jusqu'à ma chambre du troisième étage. Elle souhaitait sans doute me transmettre des consignes en privé, avant de me lâcher dans le grand bain, aussi lui emboîtai-je le pas à son tour, sans plus attendre. Jamais je n'avais vu des marches aussi hautes que celles de cet escalier de service grinçant. Parvenues au deuxième étage, nous croisâmes un homme en habit noir, qui nous céda le passage tout en nous saluant avec courtoisie. « Monsieur Samson, notre majordome », précisa ma tante d'une voix neutre, répondant au salut du chef du personnel d'un geste de la tête. L'homme au profil d'aigle me jeta un coup d'œil rapide, puis disparut dans les escaliers derrière nous. Lorsque nous eûmes atteint le troisième palier, Léopoldine s'engagea dans un corridor exigü, bas de plafond et qui sentait fort l'humidité. Il s'agissait d'une coursive sombre, disposée sous les toits, éclairée par une seule fenêtre en forme d'œil-de-bœuf. Nous suivîmes une enfilade de petites portes grises, jusqu'à ce qu'un visage tavelé de taches de rousseur ne surgisse brusquement de l'entrebâillement de l'une d'entre elles.

« Mathilde ! s'exclama Léopoldine en reconnaissant la jeune fille. Vous tombez à point nommé. Voici Apollonie, ma nièce. Apollonie, je te présente Mathilde, la première femme de chambre du château. »

Je saluai la jeune femme, qui en fit de même.

« Vous serez voisines de palier. » précisa rapidement ma tante, sans s'attarder sur d'autres considérations.

J'observai la femme de chambre à la dérobée. Vêtue d'une robe en coton bleu ciel et d'un tablier, elle avait les cheveux roux et le teint d'un blanc laiteux. Ses sourcils étaient épilés de manière à accentuer leur dessin canaille. Elle m'adressa un sourire mutin, puis referma sa porte sans plus attendre, dans un cliquetis bruyant. Les chambres de service du couloir semblaient toutes identiques ; elles s'alignaient les unes à côté des autres, ouvertes à tous les vents et au froid de l'hiver. Les restes d'un lit rouillé gisaient en désordre le long du mur, à côté d'un casque militaire et de quelques morceaux de crépis étalés sur le sol. Léopoldine attrapa le trousseau que lui avait remis Madame Campbell, et glissa une clé dans la serrure de la porte voisine de Mathilde. C'est alors qu'une détonation retentit brusquement à proximité du château, nous faisant sursauter toutes les deux.

« N'aies pas peur, me rassura Léopoldine sourcils foncés, ce sont les artificiers de Senlis. Ils déminent la forêt domaniale. C'est une vraie pétaudière ici, truffée d'armes enfouies : obus, mines et j'en passe. Il faudra t'habituer ; ils en ont pour un bon bout de temps avant que tout soit réglé... »

Ce faisant, Léopoldine ouvrit la porte et me fit signe d'entrer. Je pénétraï dans une minuscule pièce mansardée, recouverte de papier rose fleuri décollé par endroits. Le mobilier se composait d'un lit en fer, d'une armoire, d'une table de chevet et d'une chaise. Dans un recoin, un poêle à charbon faisait office de chauffage. Un crucifix de travers, orné d'une branche de buis jaunie, ornait la tête de lit.

« Le cabinet de toilette commun est au fond du couloir, précisa ma tante. Profites-en pour te rafraîchir après ton voyage, et défais ensuite tes valises. Je reviens vers seize heures pour te présenter à Madame la Comtesse. »

Je la remerciai avec reconnaissance et Léopoldine s'éclipsa dans la foulée, refermant soigneusement la porte derrière elle. Sitôt que je fus seule, je ne pus m'empêcher de laisser éclater ma frénésie : je me laissai rebondir plusieurs fois sur mon lit, provoquant le crissement strident des ressorts rouillés. Une nouvelle vie commençait pour moi ! J'allais pouvoir me rendre où je voulais, j'allais gagner de l'argent... Plus de vêpres, plus d'obligations, plus de rationnement de guerre, désormais... Plus de séances de prières interminables avec les sœurs et les autres filles de l'orphelinat. J'étais libre ! Libre de faire tout ce que je voulais pour la première fois de mon existence. Je ne redoutais plus qu'une seule chose : allais-je réussir à m'intégrer dans ce nouveau contexte ? Allais-je parvenir à me faire de nouveaux amis ? La sociabilité n'était pas mon fort, je le savais depuis ma plus tendre enfance. J'avais toujours été légèrement misanthrope, et ce penchant naturel ne semblait guère s'arranger avec le temps. Je n'étais pas proche des filles de mon âge. Chez les sœurs, les pensionnaires de bonne famille ne se mélangeaient pas avec nous autres, les orphelines. De ce fait, j'avais toujours fui plus ou moins consciemment les logiques de clan. Je préférais passer mon temps libre à lire et à travailler mon chant à l'écart des autres, dans la salle d'étude.

Il faut dire que ma jeunesse à la campagne n'avait guère favorisé les contacts. Mon père ne s'était jamais remis de la mort de ma mère à ma naissance, et semblait m'en avoir voulu dès le jour où j'avais poussé mon premier cri. J'avais été élevée par la bonne du curé, Madeleine, une femme revêche et méchante, qui me maltraitait la plupart du temps, au vu et au su de tout le monde. En guise d'affection maternelle, j'avais connu les brimades humiliantes, les punitions et les coups de badine à répétition. Profitant des absences répétées de mon père, Madeleine me faisait effectuer les travaux ménagers du presbytère à sa place, dès qu'elle en avait l'occasion : je devais curer les marches à l'eau savonneuse, nettoyer les cendres et effectuer la vaisselle de la veille, qui traînait dans les éviers. Je me souviens des engelures que ces pénibles heures de travail engendraient, ainsi que le peu de considération que cela suscitait dans mon entourage, une fille étant là « pour aider aux

tâches ménagères » et « servir ceux qui travaillaient aux champs ». Quand j'avais été en âge de partir au pensionnat, mon père s'était empressé de me déposer chez les sœurs de Jouarre, sans guère plus d'état d'âme.

« Apollonie, avait dit Madeleine en guise d'adieu, c'est une ortie, elle finira mal... »

Finalement, et sans doute heureusement pour moi, mon père avait jugé moins coûteux de laisser les religieuses se charger du restant de mon éducation. À sa mort, notre ferme fut vendue pour rembourser les nombreuses dettes qu'il avait accumulées avant la guerre. Il s'était pris de passion pour le jeu et avait multiplié les pertes auprès de son entourage, notamment les fermiers des environs, auxquels il avait fini par céder ses propres terres. En 1917, je reçus une lettre de notaire, m'indiquant que je ne possédais plus rien ; je devenais officiellement « Pupille de la Nation ». Étrangement, ces souvenirs ne provoquaient en moi ni regret ni état d'âme. Avec le temps, je m'étais forgé une espèce de carapace à son égard. J'avais appris à ne compter que sur moi-même. Cela ne m'empêchait pas, de temps à autre, de m'inventer une vie fictive : j'imaginai que j'avais été déposée par des bohémiens, et que j'avais des origines inconnues et mystérieuses, très éloignées de celles d'Eugène Destrac, le paysan picard bourru, dénué d'affection et au penchant prononcé pour la bouteille... J'avais l'impression de n'avoir aucun point commun avec lui, ni les gens que j'avais côtoyés jusqu'alors. Tout ce qui avait trait à ma jeunesse me semblait inconcevable ; je n'étais pas née dans cette ferme du nord de la France, où je n'avais que des mauvais souvenirs...

Assise dans ma petite chambre de bonne, songeant tristement à tout cela, je sortis un miroir de ma valise, puis examinai mon reflet pâle dans la glace avec complaisance. À l'orphelinat, la blancheur de ma peau m'avait valu tous les surnoms. C'était mon plus gros complexe. Impossible d'y remédier, et autant dire que les privations de la guerre n'avaient pas arrangé ma physionomie générale, légèrement anémiée. Je me concentrai sur la couleur de mes yeux (marron fade), cherchant désespérément des reflets verts dans l'iris, puis mon nez (trop grand), que j'essayais d'affiner avec mes doigts. Guère encourageant. Je détachai alors mes cheveux blonds, qui coulèrent en boucles larges sur mes épaules. Enfin un sujet de fierté ! J'avais hérité de la tignasse de mon père, les cheveux lourds et ondulés des Destrac. D'un geste énergique, je brossai ma chevelure emmêlée par le voyage. J'essayai plusieurs coiffures, plus ou moins réussies, puis je finis par choisir de les laisser libres, l'option que je préférais. Je sortis alors mes chères partitions de piano de ma valise : Chopin, Brahms, Mozart... Je les rangeai méticuleusement dans un coin, puis disposai mes vêtements dans l'armoire qui se trouvait en face de mon lit : trois robes, un jupon, une chemise de nuit et un peu de lingerie sommaire. Après cela, je me dirigeai vers la fenêtre pour contempler le paysage embrumé de l'Oise, encadré par les forêts de Chantilly et d'Ermenonville.

Un somptueux jardin à la française s'étalait à perte de vue sous mes yeux. J'admirai la rectitude des lignes, les rinceaux de buis imitant les motifs de tapis turcs, les bosquets, les eaux dormantes ou jaillissantes. Au loin, perdu dans une nappe de brume, je remarquai un petit pavillon chinois vert amande érigé sur un monticule de terre, surplombant le parc. J'étais très impressionnée par ce décor grandiose. Rien ne m'avait préparée à la magnificence d'un tel lieu. Tout semblait propice à la quiétude et au bonheur, loin du tumulte extérieur. Une sensation de plénitude m'envahit, comme si plus rien de mal ne pouvait désormais m'arriver.

Vers quatre heures de l'après-midi, ma tante vint me chercher comme convenu. Elle inspecta ma mise, redressa mon corsage, et me conseilla d'attacher mes cheveux en chignon. Je m'exécutai docilement, voyant qu'elle mettait un point d'honneur à me rendre le plus présentable possible. Je la remerciai une fois encore, puis attrapai mes partitions de musique et la suivis dans le couloir de service. Après avoir repris l'escalier, nous traversâmes le vestibule, puis nous empruntâmes une galerie ornée de tapisseries moyenâgeuses de haute taille, légèrement décolorées et élimées par endroits. Le décor ressemblait à celui d'un conte de mon enfance : petites tables en nacre rose surmontées de vases remplis de lys et de biscuits, statues de femmes à la beauté paisible – Vénus et Diane chasseresse –, blotties dans les alcôves des murs. Malheureusement, nous marchions vite et je n'avais pas le temps d'admirer toutes les merveilles qui m'entouraient. Nous ne tardâmes pas à déboucher dans le hall principal du château, haut comme une cathédrale. Un lustre à pampilles éblouissait les boiseries des murs, magnifiées de gravures de chasse XIX^e. Au sol, un somptueux damier en marbre noir et blanc donnait l'impression de se déplacer sur un jeu d'échec géant. Peintures, tissus chamarrés, fleurs blanches ornant les consoles de marbre à pieds griffus... J'étais subjuguée par tant de magnificence réunie. Malgré tout, je n'eus guère le loisir de m'attarder sur le raffinement extrême du logis qui m'entourait. Léopoldine fit signe au majordome qui se tenait devant une porte à doubles vantaux avec une raideur toute protocolaire, et celui-ci m'annonça sans plus attendre, d'une voix de stentor.

« Mademoiselle Destrac, le professeur de musique. »

Le majordome s'effaça pour me laisser pénétrer dans un vaste salon. C'était une pièce de réception décorée dans un style italien, aux tentures rouge et or, et recouverte de lambris. Le mur principal était orné d'une tenture, représentant *L'Évanouissement d'Esther*. Au premier plan, semblant se fondre dans la représentation biblique, une femme, assise très droite sur un canapé de velours pourpre, m'observait avec attention : c'était la comtesse de Montfaucon. La maîtresse des lieux me parut plus jeune que ce que j'eusse imaginé de prime abord ; elle était âgée d'une quarantaine d'années, tout au plus. Ses cheveux étaient d'un noir de jais et elle portait une robe

simple, coupée avec un raffinement exquis. Le bleu pâle de sa mise était relevé par de longues boucles d'oreille ornées de saphirs, qui jetaient de temps à autre quelques scintillements légers autour de son visage diaphane. Tous ses traits exprimaient la douceur, même si ses yeux brillaient d'une lueur déterminée. Elle me dévisagea un certain temps, puis me pria de prendre place dans un fauteuil disposé en face d'elle. Je m'exécutai aussitôt, avec maladresse.

« Je vous attendais avec impatience, Mademoiselle, dit-elle simplement en guise d'introduction.

— Madame, répondis-je intimidée, en effectuant un léger salut de la tête.

— Votre tante m'a dit beaucoup de bien de vous. Avez-vous fait bon voyage ?

— Oui Madame. »

La Comtesse fit signe à un valet d'apporter du thé.

« Quel âge avez-vous ? reprit-elle.

— Dix-sept ans.

— Comme c'est jeune ! Et vous êtes orpheline, c'est bien cela ?

— Oui, Madame. »

Mon interlocutrice pencha la tête légèrement, en signe d'empathie.

« Vous n'en avez que plus de mérite, souffla-t-elle avec sollicitude. Qui vous a appris la musique ?

— Les sœurs de Jouarre. Sœur Gabrielle en particulier, qui a eu la gentillesse de m'enseigner le chant lyrique pendant cinq ans.

— Très bien ; voilà qui est fort bien. Nous aimons beaucoup la musique dans la famille. Mon mari adorait la musique classique. »

La noble dame avait prononcé ces derniers mots d'une voix un peu différente, le regard perdu au loin, comme si elle attendait quelqu'un. Le valet revint, muni d'un plateau en argent. La Comtesse se ressaisit, et reprit avec vivacité :

« J'ai sollicité vos talents *via* votre tante, afin que mes filles reçoivent la meilleure éducation musicale possible. Je souhaite qu'elles puissent exceller dans ce domaine, comme elles maîtrisent l'art équestre, le dessin et la peinture. Je veux qu'elles apprennent à chanter, à lire la musique et à jouer du piano. J'estime que ces années de guerre nous ont trop longtemps privés des raffinements de la civilisation... »

Le valet me tendit le plateau, et j'attrapai une tasse en porcelaine avec précaution. Attentive à chacun de mes gestes, la Comtesse poursuivit, ses pupilles toujours rivées sur moi avec clairvoyance :

« Mais parlez-moi un peu de vous, chère Demoiselle. Comment avez-vous vécu toutes ces années épouvantables ? Avez-vous été contrainte, comme beaucoup d'autres femmes, de travailler dans les usines d'armements ? »

Sa question était franche et directe. Elle me surprit par sa vivacité. Je n'avais aucune idée de la réponse qu'elle attendait de ma part.

« Non, Madame, répondis-je sincèrement. J'étais trop jeune pour cela.

— Tant mieux. J'ai entendu dire que les conditions de vie des *Munitionnettes* y étaient particulièrement pénibles... Toutes ces malheureuses qui travaillaient sur les chaînes de production quatorze heures par jour, et qui ont perdu un frère, un mari... Quelle horrible tragédie... »

Tout en conversant, elle me désigna le sucrier devant moi, de manière à ce que je me serve à mon tour.

« Quel âge ont vos deux filles ? » en profitai-je pour lui demander tout à trac.

Je me mordis les lèvres aussitôt. Ce n'était pas à moi de poser des questions. Cela trahissait un manque de savoir-vivre manifeste vis-à-vis d'une personne d'importance. Par chance, la Comtesse ne parut point prendre ombrage de ma curiosité ; soucieuse de me mettre à l'aise, elle répondit sans sourciller :

« Lisandre et Eugénie ont eu quinze ans le mois dernier. Il y a une chose aussi que vous devez savoir concernant notre famille ; j'ai perdu mon mari Artus l'année dernière, qui est décédé des suites de la grippe espagnole... J'ai élevé mes filles seule depuis, avec toutes les contingences que cela incombe... »

La Comtesse marqua une pause, comme si une émotion soudaine l'étreignait, mêlée à une forme de contrariété intime, car elle fronçait les sourcils de manière appuyée, bien malgré elle.

« Nous avons dû gérer Grandville en véritable gynécée¹, ajouta-t-elle au bout de quelques secondes, en plus des blessés de guerre qui occupaient l'orangerie, transformée pour l'occasion en dispensaire... »

La maîtresse de Grandville se leva alors avec prestance, et se dirigea lentement vers la fenêtre.

« Mes filles ne devraient plus tarder, je pense... souffla-t-elle. Nous allons pouvoir effectuer les présentations... »

Nous patientâmes encore quelques minutes au salon, puis deux jeunes filles finirent par faire leur apparition. Je les regardai faire leur entrée solennelle, un peu impressionnée malgré moi.

¹. Terme désignant l'appartement des femmes dans les maisons grecques et romaines.

Grandes pour leur âge, blondes et dotées d'un visage fin, elles étaient habillées en tenues d'équitation.

« Lisandre, Eugénie ! s'exclama la Comtesse en les voyant. Mes chéries ! Je vous présente Mademoiselle Destrac, votre nouveau professeur de musique. »

Les jeunes filles esquissèrent une légère révérence à mon intention, puis vinrent embrasser leur mère sur le front.

« Bonjour Maman. » soufflèrent-elles en chœur, avant de prendre place dans les canapés, à la manière de deux chats siamois.

Leur regard était empreint d'une distance étudiée. Le menton haut, elles me dévisageaient avec prudence, sans doute surprises de me trouver si jeune pour leur enseigner une discipline quelconque. Je dénotai chez elles une condescendance manifeste, caractéristique désagréable que je n'avais pas remarquée chez leur mère. Les jumelles semblaient conscientes de leur rang, et savaient d'emblée le faire sentir à leur interlocuteur. Pendant les quelques minutes qui suivirent, je les observai badiner entre elles de tout et de rien avec des voix perchées, avant de porter leur tasse à leurs lèvres, avec une lenteur stupéfiante. La plus jolie des deux refusa les biscuits que lui tendait le valet, d'un petit geste sec. Elles s'exprimaient toutes les deux de manière affectée, avec des inflexions pontifiantes. J'avais l'impression d'être totalement transparente, et qu'à aucun moment de la conversation, il ne serait question d'évoquer le sujet qui nous concernait toutes, à savoir les cours que je devais leur dispenser.

« Maman, interrogea subitement Lisandre avec un petit sourire, en prenant soin d'articuler chaque syllabe avec soin, est-il vrai que vous avez donné votre sac noir en daim à Eugénie ? Celui que vous portiez à la vente de charité de Puisay, la semaine dernière ? »

La Comtesse marqua une pause avant de répondre, visiblement embarrassée.

« C'est exact ma chérie. Mais ce n'est sans doute pas le meilleur moment de parler de cela, n'est-ce pas ? »

— Vous me l'aviez promis, Maman, insista Lisandre en geignant, depuis toujours... Je ne comprends pas pourquoi il revient de ce fait à Eugénie...

— Ma chérie, dit sa mère avec complaisance, je te promets d'y remédier dès que je le pourrai... Tu ne vas tout de même pas me faire un caprice pour une pochette de bal... Et si tu y tiens tant, je te donnerai en échange mon sac en taffetas rouge, celui de tante Christine, qui est splendide. Il faut simplement que je demande à Léopoldine de me le retrouver dans mes affaires, là-haut... »

Lisandre, visiblement satisfaite de cette réponse, émit une petite grimace qui équivalait à un remerciement, puis croisa les mains sur ses genoux et afficha un sourire narquois à l'intention de sa

sœur. La Comtesse fit semblant d'ignorer ce manège, soupira discrètement, puis se tourna de nouveau vers moi :

« Puisque nous sommes au complet désormais, que diriez-vous de commencer le cours, Apollonie ?

— Mais nous devons nous changer, Maman ! protesta Eugénie.

— Nous sommes couvertes de boue !

— Cela attendra, trancha la Comtesse avec calme. Je veux voir comment vous vous débrouillez pour votre première leçon de musique... »

Les jumelles affichèrent une moue renfrognée en guise de réponse, comme si les convenances n'étaient pas respectées et que cela les contrariait au plus haut point. Elles se levèrent d'une traite, puis tendirent leur bombe et leur cravache à Samson, qui les saisit en s'inclinant. Sans plus attendre, la Comtesse nous fit signe de la suivre dans le prolongement du salon. Nous pénétrâmes dans une salle ornée d'une haute bibliothèque de style gothique, avec des boiseries en chêne anglais représentant des anges enlacés et des corbeilles de fruit. Au milieu de la pièce trônait un magnifique piano de couleur acajou : il s'agissait d'un demi-queue de concert Pleyel. À l'invitation de la maîtresse des lieux, je pris place sans plus attendre devant le clavier. J'étais très impressionnée par l'instrument que j'avais en face de moi ; je n'avais jamais vu un piano aussi beau de ma vie.

« Allons-y sans tarder ! pressa la Comtesse avec entrain.

— Par quoi souhaitez-vous commencer ? demandai-je au préalable, tout en réglant la hauteur de mon siège. Le chant ou le piano ?

— Étant donné que mes filles sont présentes toutes les deux, je vous propose de commencer par le chant. »

J'acquiesçai à sa suggestion, et plaquai dans la foulée un arpège de fa sur le clavier. Le son emplit aussitôt la pièce, déclenchant une vague de frisson irrépressible dans tout mon corps. Quel instrument magnifique ! Je n'avais jamais entendu une telle amplitude de son, d'autant que les harmoniques se répercutaient sur les boiseries tout autour, accentuant l'effet de résonance du piano. Je m'efforçai de contrôler mon émotion malgré tout, car il ne s'agissait pas de mon ressenti, mais d'un cours que je devais dispenser à de nouvelles élèves. M'éclaircissant la voix, je me mis à chanter la première vocalise en exemple :

« A-A-A-A-A. »

À mon signal, les jumelles enchaînèrent docilement :

« A-A-A-A-A. »

Nous parcourûmes l'exercice ensemble ainsi, consciencieusement, en suivant les demi-tons successifs. Eugénie avait des problèmes de justesse, mais Lisandre possédait un soprano assez beau. De temps à autre, je me levais pour corriger leur position corporelle : je leur montrais comment bien respirer, en prenant appui sur le sol, en basculant le bassin et en contrôlant la remontée de leur larynx. En apparence, les jumelles semblaient satisfaites de cette première leçon, car elles gloussaient de temps à autre en entendant leur voix modifiée grâce à la technique. Nous achevâmes le cours avec l'apprentissage d'une mélodie de Mozart : « Oiseau, si tous les ans ». J'en profitai pour leur donner quelques conseils de legato et de diction au passage. Pendant ce temps, la Comtesse nous observait avec un mélange de curiosité et de bienséance. Lorsque nous eûmes terminé, la maîtresse des lieux applaudit avec gaîté, visiblement enthousiasmée :

« Ravissant. Vraiment ravissant, mes chéries. Je vous remercie toutes les trois. C'était très bien. »

La Comtesse marqua une courte pause, puis ajouta d'une voix égale :

« Apollonie, serait-ce trop vous demander, pour finir, d'avoir la gentillesse de nous interpréter quelque chose au piano ? Je serais si heureuse de pouvoir vous entendre jouer... J'aimerais que vous puissiez montrer à mes filles ce que l'on peut arriver à faire avec un peu de courage, de travail et de persévérance dans la vie... »

Je compris que cette tirade avait prodigieusement agacé les jumelles, ce faisant. Elle impliquait certainement des sous-entendus de la part de la Comtesse, qui m'échappaient pour le moment.

« Oui, bien entendu... répondis-je peu à l'aise. Qu'aimeriez-vous entendre, Madame ?

— Je ne sais pas. Proposez-nous ce que vous voulez ! »

À ce moment précis, le majordome Samson fit irruption dans le salon de musique, chargé d'un pli à l'intention de la Comtesse.

« Pardonnez cette intrusion, Madame la Comtesse, dit-il en s'inclinant légèrement, mais ceci est à remettre signé au fonctionnaire des postes, qui vous attend dans le hall.

— Veuillez m'excuser, dit la mère des jumelles en se levant. Je reviens dans un instant. »

Tandis que la maîtresse des lieux se dirigeait vers l'entrée, nous patientâmes docilement sans bouger, en attendant son retour. Les jumelles demeuraient parfaitement silencieuses, ne cherchant aucunement à m'adresser la parole en l'absence de leur mère. Toujours assise sur mon siège, j'en profitai pour réfléchir au choix du morceau classique que je pourrais interpréter dans les minutes qui allaient suivre.

« Auriez-vous une suggestion, finis-je tout de même par demander aux filles, qui pourrait satisfaire votre mère ? Quelque chose qui lui ferait particulièrement plaisir ? »

Les jumelles se concertèrent rapidement du regard, Lisandre inspectant ses ongles et Eugénie tortillant une mèche de ses cheveux en boucle, en guise de profonde réflexion. Lisandre finit par proposer d'un air placide :

« Je sais qu'il y a un morceau que Maman adore par-dessus tout. Sans doute le connaissez-vous... C'est le prélude en do dièse mineur, de Rachmaninov. C'est l'un de ses préférés, n'est-ce pas Lisandre ? »

Sa sœur émit un petit sourire subtil et approuva d'un signe de tête. Je les remerciai avec gratitude pour cette information. Par chance, j'avais eu l'occasion de l'étudier, peu de temps avant de quitter l'orphelinat. Il était techniquement difficile, mais je croyais m'en souvenir suffisamment pour pouvoir faire bonne impression sur la Comtesse. Dès que celle-ci fut revenue au salon de musique, et qu'elle eût regagné sa place initiale près de la fenêtre, j'entamai le prélude avec concentration. J'aimais l'atmosphère noire et romantique de cette partition, l'âme slave qui s'en dégageait. Le piano magnifiait la beauté des harmonies, et je me laissai rapidement bercer par sa mélodie entêtante. Tandis que je jouais ainsi, perdue dans ma rêverie, transportée dans ce monde musical qui était le mien, je ne remarquai guère que le visage de la Comtesse se décomposait peu à peu, au fur et à mesure que je développais les notes de la mélodie. Je poursuivis mon interprétation en y mettant tout mon cœur jusqu'à ce que j'eusse posé l'accord ultime, dans un silence absolu. Les trois dames en présence applaudirent aussitôt, mais – et à mon plus grand étonnement –, avec une certaine retenue.

« Je vous remercie Apollonie, dit la Comtesse le visage imperturbable. Je vous laisse vous organiser avec mes filles pour les horaires des leçons. Trois fois par semaine, en fonction de leurs activités respectives. Vous pourrez ensuite disposer et regagner vos appartements, afin d'achever votre installation. »

Je remarquai que son ton, d'une politesse parfaite, était devenu plus froid, presque distant. Un peu décontenancée, je m'exécutai sans mot dire. N'avait-elle pas apprécié ma façon de jouer ? Était-elle déçue de mon niveau de piano ? Aurait-elle préféré que je lui jouasse autre chose ? Sans plus attendre, et m'efforçant de mettre ces contrariétés de côté, je me chargeai d'établir le planning des jours à venir avec les jumelles. Lorsque cette formalité fut achevée, je pris congé sans plus attendre. Je me savais soucieuse de plaire et de bien faire ; cet épisode m'avait fait perdre le peu d'assurance que je possédais en arrivant. Un sentiment de malaise insidieux m'envahit et je me sentis, malgré moi, blessée dans mon orgueil. M'étais-je montrée maladroite ou trop familière, sans même m'en rendre compte ? Je repensais à l'attitude des jumelles à mon égard : il était hors de question d'outrepasser mes prérogatives, elles me l'avaient bien fait sentir d'emblée. Nous

n'appartenions pas au même monde, c'était une certitude. Je me devais de rester sur mes gardes, si je souhaitais demeurer le plus longtemps possible dans ce château.

Avant de rejoindre la coursive qui menait au bâtiment des domestiques, j'aperçus le majordome Samson qui se tenait impassible dans le hall, en faction près d'un palmier décoratif, parfaitement immobile. Il me faisait penser au chef d'une tribu nomade faisant le guet. Je rebroussai légèrement chemin, m'approchai de lui, et saisie d'une intuition soudaine, je me permis de l'interroger discrètement sur le morceau de piano que je venais d'exécuter devant la Comtesse. Égal à lui-même, la voix dénuée d'émotion, le majordome me répondit sans la moindre affectation dans la voix, même si ses yeux brillaient d'une lueur étrange qui contrastait avec l'impassibilité de ses traits :

« C'était un bien beau morceau, Mademoiselle. Assurément. Dommage qu'il s'agisse, en l'espèce, du prélude qui fut joué, il y a de cela un an, et à la demande expresse de Madame, pour la messe d'enterrement de Monsieur le Comte. »